Parmi les blancs de résidence fixe, les huit dixièmes sont protestants.

Les mariages contractés dans la Mission atteignent le chiffre de 150.

Un seul sauvage a fait sa première communion.

Ces 1 600 sauvages forment quinze tribus différentes, ayant chacune environ une centaine d'âmes. Voici les noms de ces tribus avec le chiffre de leur population :

1	Négamaplax	136
2	Dentekten	100
3	Soyoos	80
4	La douane	70
5	Vermillon	100
6	Sémilkameen	50
7	Krokokouasten	40
8	Kamloops	120
9	Shoushwaps	130
10	Adam'slake	100
11	Sompson	152
12	Bonaparte	100
13	Savona Ferry	108
14	Nicolas lake	100
15	Nicolas river	120

Quelques familles n'appartiennent à aucune de ces tribus et ne portent aucun nom particulier.

Okanagan a une école pour les enfants de famille indienne.

DISTRICT DE SAINT-MICHEL.

Le district de Saint-Michel doit à sa position géographique d'être la partie la plus mauvaise de la Mission,

Il se compose des côtes maritimes et d'un groupe d'îles situées entre Vancouver et le continent. Or, l'arrivage des navires de commerce sur ces côtes est une cause sans cesse renouvelée de démoralisation. Ces navires apportent avec eux trois grands fléaux dans le pays : l'irréligion, les boissons fortes et les vices de la chair. Le Missionnaire est malheureusement impuissant à contre-balancer cette détestable influence sur des sauvages encore païens. Aussi a-t-il été souvent question d'abandonner ce district, afin de porter la grâce de Dieu à des cœurs mieux disposés ; et peut-être même que cet abandon momentané serait pour les populations qui en seraient victimes la plus excellente grâce qu'elles pussent recevoir, à cause de la honte et de la terreur qu'elles en concevraient. Quoi qu'il en soit, le Missionnaire ne veut pas se retirer avant d'avoir tenté le dernier effort. C'est ce que la lettre suivante a pour objet d'exposer :

LETTRE DU R. P. FOLQUET A Mgr D'HERBOMEZ.

Saint-Michel, 20 decembre 1872.

MONSEIGNEUR,

Je suis en train de tenter un dernier effort auprès de mes pauvres sauvages de Saint-Michel. Je n'ai pas plus d'espoir aujourd'hui que par le passé ; mais encore faut-il que je remplisse mon devoir. Pour convertir nos infortunés sauvages, il faudrait un grand miracle ; ce n'est pas moi qui le ferai. Mon unique confiance repose dans les neuvaines que l'on va faire au cœur de notre vénéré fondateur. Je viens d'écrire à ce sujet à Autun, et cela pour la troisième fois. Je répète à qui veut l'entendre que c'est à ce bien-aimé fondateur que nous devons la belle Mission de Saint-Charles. Comme je serais heureux de lui

devoir encore celle de Saint-Michel ! En attendant, je vais vous faire part de tous les moyens humains que je compte employer pour convertir ces malheureux *Têtes-longues*, et vous faire tant bien que mal le récit de mes courses parmi eux.

Le mercredi 28 novembre, je suis parti pour les Tsaoténors. C'était quelques jours trop tôt, car ils n'étaient pas tous réunis dans leur village d'hiver ; mais j'étais obligé de céder aux instances de mon interprète Sispénoha, qui ne pouvait plus attendre. Je laissai donc à la maison le R. P. PEYTAVIN avec le F. JOHN, et je m'embarquai avec Sispénoha et son cousin, qui étaient tous les deux appelés dans le pays des Tsaoténors par des intérêts personnels ; l'un allait y recouvrer quelques créances et l'autre essayer d'y prendre femme.

Nous n'avions que 6 milles à faire, et cependant la traversée ne laissa pas que d'être très-dangereuse. Sispénoha, qui m'avait fait partir plus tôt que je ne l'aurais voulu, regrettait alors son empressement et se laissait honteusement dominer par la peur. Il y avait bien quelque raison de craindre, car les sauvages furent étonnés de nous voir arriver par un temps pareil. Contre mon habitude, je les laissai transporter mes effets sans trop m'en préoccuper, parce qu'ils avaient eu la bonne idée de ne pas me voler les deux dernières fois que j'étais venu chez eux. Le chef préparait un festin lorsque j'entrai chez lui ; je dus naturellement y prendre part ; du reste, je n'éprouve aucune répugnance à manger avec eux ; et je crois que je finirai par me faire un régal de leurs racines de trèfle sauvage et de leur huile puante ; seulement, gare les coliques le jour où j'aurai été trop gourmand !!! Le festin terminé, je fis sonner la reunion de la prière, à laquelle je ne vis guère figurer, hélas ! que les convives de notre amphitryon.

Le lendemain je fis, selon mon habitude, la visite de chaque famille et fus reçu partout avec force salamalecs. La prévenance, toutefois, n'allait pas jusqu'à m'offrir un siége ; j'étais obligé de réclamer toujours le premier objet venu qui pût en tenir lieu. Une fois, un bon vieux chef, qui ne connaissait rien à nos us et coutumes, s'assit fort gravement sur celui qu'on lui disait de me préparer. Tout le monde se mit à rire, et je dois dire à son honneur qu'il prit sa bonne part de la gaieté générale quand on lui eut fait remarquer son erreur ; nous n'en fûmes, après tout, que meilleurs amis.

Après la visite des familles, je fis sonner la réunion pour les Tsaoténors. Comme de coutume, les hommes furent seuls à y venir, à l'exception d'une jeune femme assez assidue à la prière ; mais qui, encore, m'a donné lieu en cette occasion de soupçonner quelque motif d'intérêt dans sa démarche, car elle n'a pas manqué de venir me demander une provision de savon, pour laver, disait-elle, son petit enfant. Les Akouamiches et les Kohénors, qui, pendant l'hiver et le printemps, vivent avec les Tsaoténors, eurent aussi et distinctement leur réunion. J'ai fait ainsi, un peu à contre-cœur et pour pousser la condescendance aussi loin que possible.

Le vendredi 30, je fis sonner la prière, mais personne ne vint J'en accusai le beau temps, dont beaucoup avaient profité pour aller à la pêche ou à la chasse. Cependant ils avaient conscience de leur culpabilité. Le chef me rapporta qu'après leur retour, et pendant le festin, les sauvages se disaient les uns aux autres que le Prêtre ne devait pas être content. En effet, ils n'ont pas montré plus d'empressement qu'à l'ordinaire à recevoir la grâce de Dieu et à faire acte de religion. Cependant ils m'ont procuré une satisfaction plus grande qu'ils ne supposent. Je les ai si souvent avertis des ravages que fait

en eux et dans leurs familles le déplorable abus du whisky, je les ai si vivement exhortés à ne pas se laisser tuer dans leur postérité et dans leur propre existence par les importations de ce funeste poison, que tous les chefs, après mûre délibération, me députèrent auprès des Tlaotsés, afin d'empêcher ceux-ci d'apporter le whisky qu'ils avaient fait annoncer.

Le lendemain, après une petite réunion à laquelle quelques-uns assistèrent, je partis pour revenir à la maison. Je ne dois pas oublier de vous dire que Lakinick, un des chefs tsaoténors, aurait le dessein de se mettre en campagne pour voir si tout ce qu'on lui dit des bons sauvages est vrai. Il se mêle bien à ce projet quelques vues commerciales, mais la première intention n'en est pas complétement altérée; aussi ai-je promis de l'accompagner. Seulement, comme la partie est remise à la fin d'avril, elle pourrait fort bien s'en aller en fumée; je n'y compte pas trop.

En route pour le retour, Sispénoha voulut s'arrêter chez les Mamalilékeulas, afin d'y recouvrer, je l'ai dit, quelques créances. Je crus devoir me rendre à son désir afin de me ménager ses services à l'occasion. Je rencontrai là le plus fameux coquin et redouté meurtrier qu'il y ait dans le pays. La fortune était trop favorable pour n'en pas profiter. Je lui administrai une verte leçon à lui, à sa femme et à son frère; le tout cependant entre quatre yeux et assez paternellement pour qu'il fût difficile de dire lequel l'emportait, de l'indignation ou de la commisération que m'inspiraient leurs crimes.

Une fois rentré chez nous, Sispénoha, qui avait déjà *changé son cœur* trois fois au sujet de la visite que je voulais, ce jour-là même, faire aux Tlaotsés, changea une quatrième fois et refusa de m'accompagner. Sur ce, je pris avec moi le R P. Peytavin et nous partîmes pour le

village des Tlaotsés. Je les trouvai réunis pour un grand festin. Vous allez dire qu'on festine beaucoup par ici; on semble en effet ne vivre que pour cela; mais si le mot fait venir l'eau à la bouche, il n'en est pas de même de la chose. Pour cette fois, le festin consistait en une sorte de bouillie de farine de froment. Or, si je puis risquer cette appréciation, la bouillie n'était guère là que comme provocation à boire sans mesure. Le seul homme qui eût pu me servir d'interprète était déjà ivre. Heureusement que la plupart de ces sauvages comprennent le *chinook;* il fut donc résolu que je parlerais en chinook.

Je prévins le P. Peytavin de ne pas s'effrayer des menaces que mes auditeurs pourraient faire et, après cette seule précaution oratoire, j'allai de l'avant. Tout d'abord je devais m'acquitter de la commission dont m'avaient chargé les Tsaoténors, en déclarant que le whisky ne serait point reçu par eux désormais. Quelques-uns de mes auditeurs, à commencer par le plus coupable, se mirent à rire. Ces rires ne firent que me confirmer de plus en plus dans la détermination de parler net à ces fiers Tlaotsés. La nécessité même où je me trouvais de parler sans interprète m'y invitait, car jusqu'ici c'est plutôt Sispénoha que le P. Fouquet qui faisait le discours. On ne tarda pas à s'apercevoir que les rieurs baissaient la tête, et le R. P. Peytavin dit que j'avais réellement l'air *mauvais.* Pour les faire trembler, il fallait leur montrer que je ne tremblais pas; il fallait leur déclarer en bonne et due forme que je n'avais point peur d'eux et que j'allais leur dire carrément leurs quatre vérités. « Pendant cinq ans, je vous ai ménagés; j'ai été tout sucre avec vous; maintenant, c'est fini; je veux être salpêtre; je n'ai employé que des emplâtres inoffensifs pour vous guérir de vos maladies, désormais je vous préviens que j'emploierai le tranchant du glaive pour supprimer la tumeur de vos vices,

Vos enfants crient quand vous taillez impitoyablement dans leurs chairs gangrenées ; vous les laissez crier ; et moi aussi je vous laisserai crier et je retrancherai toujours, car je vous aime comme vous aimez vos enfants. » Vous avez là un spécimen de mon discours et le programme de ma conduite future. Ce que j'ai dit, c'est ce que je me propose de faire. Les ménagements n'ont servi de rien, je dois essayer si les dures vérités produiront plus de fruit. Désormais les sauvages ne me fermeront la bouche qu'en me fermant les yeux de la bonne manière, ce que je ne pense pas qu'ils fassent ; tout au plus l'essayeraient-ils en lâches quand je voyage seul ; et encore je ne me crois pas digne de mourir pour le bon Dieu : ainsi rassurez-vous.

Le dimanche, je me rendis chez les Mamalilékeulas avec le P. Peytavin et Sispénoha. Je prévins celui-ci qu'il ne m'interpréterait que pour les avis, parce que je voulais *parler fort* et que les Mamalilékeulas lui reprochaient toujours de mal parler d'eux. Je tenais à me passer de lui, et cependant à ne pas le froisser. Je lui recommandai seulement de me dire avec une fidèle exactitude ce que les sauvages me répondraient.

Contre mon habitude, je passai moi-même la clochette et invitai tous ceux qui savent le chinoock à venir. Sans être aussi *mauvais* que chez les Tlaotsés, je n'épargnai pas les Mamalilékeulas, dont je surexcitai tout d'abord l'attention en leur défendant de faire le signe de la croix et de chanter un cantique, ce dont ils n'étaient pas dignes. Je m'attachai à leur démontrer qu'eux et tous les *Têtes-longues* étaient les plus mauvais sauvages du pays ; qu'ils ne l'emportaient sur les blancs et sur les autres que par les meurtres, les vols, l'anthropophagie, les mensonges et l'infâme trafic qu'ils faisaient de leurs femmes : aux chefs, je ne craignis pas de dire qu'ils étaient des hommes

sans valeur, etc., etc. Au chinoock je mêlais quelques expressions de leur langue lorsqu'il m'en venait une qui exprimait énergiquement ma pensée. Je n'ai jamais été écouté avec plus d'attention. Quatre étourdis ayant commencé à rire, les autres, d'un geste significatif, leur imposèrent silence. Tous ceux qui savaient le chinoock interprétaient mes paroles à leurs voisins ; les autres montraient grande envie de comprendre ce que je disais.

Le terrible Tsirouité, à qui j'avais donné, la veille, une assez verte leçon, ainsi que je l'ai dit sans le nommer, voulut riposter. Il eut loisir de le faire tout à son aise. Mais, quand il eut fini de parler, je l'attaquai avec tant de véhémence sur les faits notoires de sa vie scandaleuse, je lui jetai à la figure de tels défis, de tels meurtres, de tels déshonneurs de famille, qu'il se retira silencieusement du combat avec quelques-uns de ses gens. Deux jours après, je voulais savoir s'il était dompté ou s'il regimbait encore : interpellé, il baissa la tête et se montra doux comme un agneau. J'attachais une certaine importance à le couler ainsi publiquement, parce que c'est le sauvage le plus redouté de la contrée et que, pour cela même, il s'en fait accroire et impose sa volonté tyrannique aux plus faibles et aux plus timides.

J'indiquai une dernière réunion, afin de dédommager ce pauvre peuple, que j'aime malgré tout, de la privation que je lui avais imposée de faire la prière : je voulais aussi savoir quel avait été le résultat de mes objurgations. Je visitai auparavant toutes les familles, encourageant les bons, ou plutôt les moins mauvais, stimulant les lâches et les indifférents. Malgré cela, il n'y eut que les hommes à venir à la réunion.

En somme : les Mamalilékeulas craignent le Prêtre et ils sont désireux de vivre en bons termes avec lui, mais

je ne puis découvrir en eux aucune disposition religieuse ; ils paraissent même oublier de plus en plus complétement le peu qu'ils avaient appris de leurs ancêtres sur Dieu et sur la scène du jugement dernier.

Le 13 décembre, profitant d'un vent favorable, nous quittions de nouveau, le P. Peytavin et moi, notre résidence, pour nous rendre chez les Matelpas, où nous arrivâmes de bonne heure. Une goèlette était ancrée à côté du village, ce qui me fit craindre un moment de trouver tous nos sauvages ivres. Je montai à bord pour savoir qu'elle espèce de gens s'y trouvaient ; il ne s'y trouvait qu'un Européen des côtes de la Dalmatie et un sauvage. Je fus assez content de ma visite et je me rendis au camp. Le chef nous reçut convenablement ; il n'avait pas oublié la leçon d'il y a cinq ans. Tous les hommes vinrent à la réunion ; mais des femmes, point. Il en fut de même aux réunions suivantes du samedi et du dimanche matin, où la célébration de la messe n'eut pas plus la puissance d'attirer que l'éloquence de ma parole. J'avais pourtant pris grand soin, dans ma visite des familles, d'inviter les femmes à venir à la prière.

Mes discours aux Matelpas étaient, pour le sujet et pour le ton, les mêmes à peu près que ceux adressés aux Tlaotsés et aux Mamalilékeulas. Les Matelpas cependant m'ont paru un peu mieux disposés que les autres ; ils veulent, je crois, essayer sérieusement de rejeter les liqueurs fortes. A la réunion du dimanche soir, un grand nombre de femmes vinrent pour la première fois assister à la prière et entendre la parole de Dieu. Je redis alors avec encore plus de force ce que je ne cesse de répéter, que je ne croirais pas à leur volonté de devenir bons, tant que leurs femmes ne viendraient pas aux assemblées religieuses. Vous savez, en effet, quelle licence détestable ils entendent se réserver en fuyant ainsi la lumière. Ils

ont tous promis de prendre dorénavant mes avis pour règle de conduite.

Le 16, après une petite réunion du matin, je me mis en route pour revenir à la maison. Nous arrivâmes assez tard chez les Tlaotsés placés sur notre passage. Ils m'invitèrent à manger avec eux, ce que je refusai de faire. Chez les Matelpas j'avais accepté toutes les invitations de ce genre, mais je ne crus pas devoir faire aux Tlaotsés le même honneur. J'avais plus à profiter avec mon excellent Dalmate de la goëlette qui faisait ici une autre station. Nous étions devenus amis chez les Matelpas; le temps que je passais auprès de lui n'était pas un temps perdu : il me donnait une foule de renseignements utiles; je lui accordai donc ma soirée pendant que Sispénoha visitait sa parenté.

Intrigués par mon refus, et d'autant plus empressés que je me montrais plus froid et indifférent, les Tlaotsés me firent dire qu'ils voulaient achever leur chapelle et me priaient de leur adresser encore une fois la parole. Comme plusieurs d'entre eux sont accusés d'avoir tout récemment massacré des Européens, la peur du navire de guerre, dont les apparitions sont pour eux l'apparition de la justice des blancs, leur fait désirer d'être les amis du Prêtre. Les Matelpas sont dans le même cas. Les Mamalilékeulas et les Tsaoténors en sont là aussi, quoique leur crainte à l'égard des blancs procède d'un autre motif. La crainte du canon et de la corde, non pas mis à mon service, bien entendu, mais au service de la loi naturelle et de la justice humaine contre lesquelles ils ont presque tous, plus ou moins, quelque reproche à se faire : voilà, j'en suis convaincu, ce qui leur fait supporter à tous les dures vérités que je leur adresse; ils sont, du reste, obligés de convenir que j'ai raison.